

### III. La Leçon d'allemand. Siegfried Lenz

Jean Marie ANDRE

*Le roman de Siegfried Lenz Die Deutschstunde, La leçon d'allemand, raconte sans le nommer, l'exil artistique d'Emil Nolde qui lui fut imposé, par les nazis, à la frontière du Danemark et de l'Allemagne pendant la seconde guerre mondiale. Considéré comme "artiste dégénéré" il lui fut, dès lors, interdit de peindre, de dessiner et d'être Emil Nolde ...mais par suite de complicités pour les crayons, pinceaux, couleurs, craies et papier, il réalisa pendant ces trois années, 1300 "œuvres non peintes" comme il les avait baptisées. <sup>(1)</sup>*

©jeanmarieandre.com



« Devant moi, un peu en oblique, je pouvais voir [ma sœur] Hilke et son fiancé [Addi]. Ils marchaient l'un derrière l'autre sur les pierres du rivage fortifié qui un peu plus loin se terminait en pente douce sur la plage claire et plate de la presqu'île... Addi fut si effrayé par l'attaque en vrille d'une mouette manteau, véritable projectile blanc qui venait de foncer sur lui avec un sifflement perçant, qu'il se baissa et se détourna en même temps au moment où la mouette piquait sur lui, de sorte qu'il ne put la voir suspendre sa chute juste au-dessus de lui et se laisser aspirer par le vent vers des hauteurs plus sûres

où elle poussa des cris d'avertissement et quelques gloussements craintifs. Cela commençait toujours ainsi. Une mouette ouvrait les hostilités. Une mouette-manteau, une mouette pillarde, une mouette à capuchon. Sur nos côtes les mouettes n'aiment pas qu'on touche à leurs œufs. Elles attaquent. L'œil rouge, le bec jaune. Elles simulent des attaques [...] Comment, brusquement, deux millions de mouettes se lèvent en un vol strident, forment au-dessus de la presqu'île un nuage d'argent qui monte et descend et dont l'indignation se traduit par une vaste rumeur d'ailes froissées, un nuage qui tourne, se dissocie et se reforme avec des claquements secs suivis d'une pluie de plumes blanches, ou, pour le dire mieux, d'une neige de duvet qui couvre la vallée entre les dunes. »

« Dès que les mouettes se furent enlevées de leurs nids dérisoires et eurent rempli le ciel de leur vol tumultueux, je me précipitai en bas de la digue sur la plage, trouvai refuge derrière un casier à poissons démolé et, reprenant mon haleine, restai étendu en plein tapage...Les mouettes m'avaient depuis des frémissements et claquements d'ailes furieux ; et tandis que de lourdes mouettes-bourgmestres, tels de

puissants bombardiers, cherchaient à gagner de l'altitude, les vives pillardes décrivaient une courbe au-dessus de la plage et plongeaient sur moi dans un sifflement d'ailes, élégantes jusque dans la fureur, prenaient devant moi un virage abrupt et gagnaient le large où elles se rassemblaient pour un nouvel assaut... »

« Je me redressai précipitamment, fis des moulinets avec mon bâton au-dessus de la tête [...] et après une course forcée parmi les nids délaissés où reposaient les œufs vert bleuté ou brun foncé, je les aperçus de nouveau devant moi. Addi était mort. Il était étendu sur le dos. Une mouette-pillarde l'avait tué. Ou peut-être dix mouettes à capuchon noir et quatre-vingt-dix gracieuses hirondelles de mer. Elles l'avaient percé de trous, transformé en passoire. Agenouillée à côté de lui, ma sœur se mit tranquillement avec des gestes précis, sans pousser la moindre plainte, à défaire ses vêtements. Elle se pencha ensuite sur Addi, l'enlaça, se couchant sur lui et, ma foi, elle parvint à ses fins. Les jambes d'Addi se remirent à bouger par secousses brèves et heurtées, il leva les bras en l'air, un frisson secoua ses épaules, son corps se raidit » [...] Puis Addi poussa un soupir et lui fit un signe de la main. Hilke quant à elle, ramassa hâtivement les œufs dans leurs nids ! »

« Les mouettes changèrent brusquement de tactique. Apparemment, elles avaient remarqué qu'elles n'arrivaient à rien par des attaques simulées. Seuls quelques oiseaux-kamikazes, principalement des pillardes, plongeaient encore sur nous, les pattes bien assemblées, le bec largement ouvert sur le gosier rouge corail, leurs ailes de JU 87 largement déployées., mais il ne s'agissait plus que de quelques retardataires bornées ; les autres s'assemblaient au-dessus de nos têtes en un nuage plat, battaient de l'aile sur place et nous assaillaient de leurs cris. Les attaques en piqué n'étaient pas restées infructueuses, les cris devaient nous contraindre à la fuite. Cela criait et glapissait, cela crépitait et jacassait et miaulait. Cela vous perçait la tête jusqu'à la moelle et vous donnait la chair de poule »

« Hilke continuait fiévreusement à ramasser des œufs et à remplir son panier [...] mais l'orage – les éclairs qui déchiraient le ciel, le tonnerre, les rudes coups de vent – nous força à courir à travers les dunes ; nous ne marchions plus normalement tant la tourmente était violente, nous chancelions dans le sable tassé et humide de la dune, toujours à la poursuite d'Hilke qui maintenant se dirigeait droit vers la cabane du peintre ; elle atteignit enfin la cabane, en ouvrit brusquement la porte sans la refermer derrière elle, resta debout dans l'encadrement obscur barré par la pluie, nous invitant par des signes à nous dépêcher jusqu'à ce que nous l'eussions rejointe. Elle nous pressa d'entrer, claqua la porte et poussa un soupir de soulagement. » « Le verrou, dit le peintre, ferme le verrou. Ma sœur poussa le verrou avec la paume de la main et nous nous retrouvâmes dégoulinant d'eau, dans la cabane du peintre. [...] Je lui avais bien souvent compagnie dans sa cabane. Je restais assis à côté de lui sur sa table de travail tandis qu'il observait la naissance ou la fin d'une vague ou bien la lumière impérieuse sur la mer. Et le jour où tous deux nous découvrîmes l'aviateur mort, il me retint longuement sur la table et observa le corps à la dérive qui roulait, flottait au gré de la vague, épousait le rythme de la houle au point de se soulever lui aussi et de se retourner mollement dans l'eau, oui, et nous attendîmes bien trop longtemps à mon gré avant de nous élancer vers le rivage et de tirer le cadavre de l'aviateur sur la grève. Que de l'orage, dit-il, en souriant dans la pénombre, puis il exhiba un grand mouchoir et m'essuya la figure... »

1. La leçon d'allemand. Robert Laffont. Pavillons.1971. p 48-53 Die Deutschstunde

**La suite... vous la trouverez chez votre libraire.**